

**De vagues réminiscences pour une écriture résurrectaire
Lectures de l'œuvre d'Alexandre Najjar
sous le silence des échafauds**

1. Introduction

Romancier, essayiste, dramaturge et biographe, Alexandre Najjar est avant tout un humaniste et un féru d'histoire qui plonge ses lecteurs dans un imaginaire fluctuant et à la fois originel oscillant entre l'héritage interculturel du Liban, son enfance et les méandres de la guerre. L'enfant de Beyrouth prend parti pour la fiction, brouille les pistes, arpente ses origines et ceux de son pays dans une vision universaliste de la littérature grandement autobiographique et largement répandue dans la communauté francophone. C'est avec une intelligence accrue et un œil attentif que l'homme s'engage en faveur d'une cause qu'il plaide avec des mots bien à lui et aura ainsi très rapidement à son actif des romans, des recueils de nouvelles, des poèmes, une pièce de théâtre et des essais. L'intense activité intellectuelle qu'il affectionne à juste titre le contraint voilà plus de trois décennies à quêter les sentiers d'une littérature réaliste, historique, foisonnante et riche aussi bien humainement, culturellement que linguistiquement parlant. Mais là n'est pas l'unique raison qui fait que l'auteur soit à l'orée d'une production innovante à même d'emboîter le pas aux grands débats du siècle.

Ainsi, l'écriture demeure un argument de taille face à l'oubli, aux roueries de la mémoire et est de *facto* l'ultime rempart face à la contigüité de l'histoire et de la littérature qui semblent rejoindre une pensée najjarienne tout à fait mitoyenne de celle des grands lettrés d'Orient. L'auteur nourrit et reflète inlassablement les désirs et la fougue ainsi que la soif d'écrire de toute une génération d'écrivains dont la production dépasse parfois l'imaginaire littéraire et la scène artistique elle-même. De grands débats furent à plus d'un titre inaugurés par l'homme à qui l'on doit aujourd'hui plusieurs faits d'armes et prises de positions qui démontrent un universalisme harmonieux et une tendance tout à fait patente à explorer ce qui fut. À croire que l'œuvre du Libanais jaille d'une écriture perpétuelle qui transcende l'espace-temps scriptural dans un exercice sur soi et sur le monde avoisinant l'univers romanesque du créateur. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir de sa propre expérience qu'il continue aujourd'hui à peindre cela va sans dire des fresques pittoresques perpétrées à chaque parution nouvelle.

L'amour matrimonial et les souvenirs territoriaux précèdent la quintessence d'une production abondante et se meuvent en une réminiscence incessante chez l'auteur dont l'acte salvateur réside au cœur d'une littérature calfateuse. Il ne s'agit pas non plus de garnir les interstices d'une coque mais d'asseoir des reliefs esthétiques et un style d'écriture qui lui sont propres en enracinant ses textes dans un fond commun aussi bien individuel que collectif. Imagination féconde, informations inédites, tragédies humaines, sécularité, histoire des

hommes du Levant, religions, voyage au bout du monde, civilisations, langues et cultures. Voilà somme toute la clé de voûte qu'appose Alexandre Najjar pour féconder l'eurythmie conciliante des différentes parties prenantes de son œuvre.

Des forces bariolées supposées égales et pondérées, censées obturer toute manœuvre despotique et péremptoire d'ancrer le récit dans une homogénéité littéraire, culturelle, linguistique et langagière, métacognitive, esthétique, structurale et narrative. Or, pour Najjar, écrire un récit de vie ou celui d'autrui reviendrait à penser la littérature à travers le prisme de la mémoire et de la sacralisation du récit mémoriel. L'ombre du souvenir n'est jamais loin, maintenue, flou, résiduelle aussi parfois, sans jamais disparaître pour autant donnant naissance pour le plus souvent à des faits antérieurs, passés et qui perdurent au fil des ans. L'objet même de l'étude en cours s'enquiert intrinsèquement de la nature de cette écriture rémanente et tend à éclairer l'enjeu d'une sacralisation de la mémoire chez maître Alexandre Najjar en jetant les bases d'une pratique scripturale multivers¹ alliant souvenirs et devoir mémoriel.

2. Réminiscences et sacralisation du récit mémoriel

Selon Socrate, la réminiscence implique une sensation présente d'un objet quelconque dans le monde suscitant dans notre esprit la pensée de ce que nous avons connu

1 En science, le terme désigne habituellement un ensemble d'univers identifiables conjointement dans le cadre d'une théorie cosmologique bien établie. Il repose ici sur un fondement multidimensionnel qui embrasse les unités constitutives du discours mémoriel et les bribes d'histoire que l'auteur affectionne dans son œuvre.

auparavant. Elle oppose au surplus ce qui se produit dans l'espace physique à ce qui arrive « dans » l'esprit et ce qui se produit au moment présent à des événements antérieurs. Pilote (2016 : 236). Les remarques du philosophe opposent à l'évidence un temps achevé (un temps passé) et une sensation actuelle (un temps présent) qui supposent une expérience analogue à la réminiscence journalière d'où le principe « d'égalité » qu'il met à l'œuvre en posant une réflexion sur la spatialité des choses dont la portée philosophique l'amène à considérer « *qu'il se produit une réminiscence lors de la sensation de choses égales* ». Pilote (2016 : 229). Penser dès lors « l'égalité » au terme d'un postulat qui viendrait considérer la question relativement à la spatialité des choses elles-mêmes serait une démarche déficiente sans une connaissance préalable de l'égal.

Il va plus loin en disant que les choses concrètes *veulent* (βούλεται, 74d9-10) ou, comme il sera dit plus tard, qu'elles *désirent* (προθυμείται, 75b7-8) et qu'elles aspirent à (ὀρέγεται, 75a2, b1) être autre chose que ce qu'elles sont (74d9-10). (Pilote, 2016 : 230).

Socrate voit dans ces choses concrètes une absence de formes et leur attribue un désir d'être autre que ce qu'elles paraissent. Le Phédon de Platon explique ce discours socratique mais aussi l'absence perçue dans le monde empirique par la réminiscence d'une présence passée, qui est accompagnée chez tout individu ayant pris conscience de cette absence « *d'un espoir ou d'un désir d'une re-présentation dans un futur lointain (l'espoir d'une réunion avec les choses elles-mêmes après la mort* » Pilote (2016 : 231). Un désir qui ne survient nullement après

la mort mais dont l'expérience de la sensation est située au cœur même de l'œuvre d'Alexandre Najjar. Une production qui porte un intérêt certain à l'héritage civilisationnel, historique, culturel et patrimonial que portent les hommes et les nations en eux telle une promesse qu'ils ne seraient vraiment tenir.

Maître Najjar y voit au départ un cycle, celui d'une guerre fratricide ancrée dans l'esprit libanais espérant dit-il se décharger et crever l'abcès en tant qu'homme, en tant qu'enfant (Corpet-Tourot, 1999) de cette aberration confessionnelle tout en se livrant par la force du verbe au jeu de la guerre. Il signe *La honte du survivant* (1989), l'un des rares témoignages littéraires écrits en période de guerre traçant un incontournable tableau du Liban en ruine. « *L'École de la guerre, je l'ai écrit plus pour moi que pour les autres* » (Corpet-Tourot, 1999) affirmait-il sans détour aucun dans un entretien accordé à la presse à la sortie de *L'école de la guerre* (1999) trainant sans doute encore les affres du poète engagé qu'il fut face à l'horreur. Il aura vaillamment défendu la cause libanaise et plus d'une fois d'ailleurs, stigmatisant la guerre, haussant le ton lorsque les agressions extérieures se faisaient jour. Ces deux recueils d'essais publiés l'un en 1984, *Marécages*, l'autre en 1989, *Homme, où est ta victoire ?* l'attestent. Un Liban meurtri par la guerre civile et le récit d'un peuple qu'offre l'auteur à ses lecteurs dans un exercice scriptural surprenant fait de personnages anecdotiques et d'histoires tenues pour vraies. De la vraisemblance et beaucoup de recul pour écrire *Le roman de Beyrouth* (2005), cette autre chronique au parfum

de sa ville natale dont l'histoire aussi complexe soit-elle se pare de ses plus beaux atours le temps d'un roman.

L'histoire, élément référentiel et névralgique chez l'auteur, est faite d'évocations, de sauts temporels, d'anecdotes, de récits aussi bien individuels que collectifs. Garante de ces bribes enfuies, oubliées ou terrées, l'écriture est intimement mêlée au passé et pose un regard inédit et quelque peu inhabituel aussi sur les choses telles qu'elles étaient ou presque, le tout avec une attention particulière. Najjar cultive ce jardin floral et parcourt le fond commun historique de l'humanité à plusieurs égards. Vie du Précurseur Saint Jean-Baptiste, l'une des figures de proue du Nouveau Testament, personnage atypique par l'exemple et par la parole qui trouvera une oreille attentive en la personne d'Alexandre. L'histoire d'un bout de terre en prise avec le multiconfessionnalisme, l'endoctrinement et les luttes intestines sur fond d'ethno-communautarisme religieux avalisé par des groupes ethniques et des communautés religieuses. Récit de l'occupation ottomane, rivalité des alliés pendant la grande guerre, le Liban sous mandat français, l'indépendance, le conflit israélo-palestinien sans omettre le destin des Phéniciens sur la côte du Levant, confortant l'essence historique de l'œuvre najjarienne. Un roman et pas le moindre parachèvera la question de la réminiscence dans un style limpide et simple, très évocateur, en hommage à *Mimosa* (2017), une mère qu'il désignait ainsi de son vivant.

Il puisera au fond de lui et traversera vents et marées pour en recueillir la substance, celle d'une mère dont l'esprit éternel, plein d'amour et de bonté demeure. Une matière

opaque chez l'humain, bannie par tant de choses vécues, des événements à retrouver et à écrire surtout. Qu'à cela ne tienne, Alexandre écrira non sans peine, avec bienveillance, beaucoup de tendresse et d'admiration, le récit biographique de cette femme élégante, charmante, rebelle et libre avant toute chose. Cette dame vêtue d'une robe bleue, discutant avec plusieurs convives le jour où il naquit et qui se mit à chérir son enfant le couvant de bonheur, à l'initier aux joies lectorales et scripturales « *loin de te douter que cette passion pour l'écriture ne me quittera plus et que je deviendrai écrivain prolonger ce plaisir intense que mes premiers mots m'ont procuré* » Najjar (2017 : 30). Réminiscence, voilà ce dont il s'agit.

L'acte corporel de la perception, situé dans l'instant présent, est accompagné pour l'homme d'une mémoire et d'un désir qui le plonge dans un temps à part, passé ou futur. Pilote (2016:232). Là est la grandeur du principe socratique et de la théorie de la réminiscence qui font que l'auteur écrive une réalité éternelle et universelle en s'éveillant à une conscience qui se déploie dans le temps pour dépasser la contingence de ses représentations. Pilote (2016 : 233). Alexandre Najjar perpétue cette logique philosophique et établit tout au long de son œuvre une définition socratique de la réminiscence, de la mémoire et de l'oubli. Sa conception même de la mémoire est attachée à la condition corporelle de l'homme et relève d'une temporalité linéaire, Pilote (2016 : 236) nuancant la mémoire purement intellectuelle posée par Platon. Retenant ainsi et à ses dépens les différentes perceptions et enseignements qui se sont présentés à lui, Najjar en fera une ode aux temps anciens, révolus, rendus possibles par un retour au vécu ou

à ce qui fut refoulé, mis de côté, ignoré et que le Ménon désignait par anamnèse soit un moyen tangible d'effectuer un saut temporel à la recherche d'une mémoire antérieure.

Le romancier réalise une anamnèse de soi mais aussi une autre sur la pensée humaine, libanaise et universelle à la fois. Il procède à « *une remémoration volontaire et active d'un passé refoulé ou enterré* » Fruteau de Laclos (2015 : 1) échappant au temps lui-même. Alexandre s'investit pleinement comme le font d'ailleurs assez souvent les Modernes dans un effort pour « *rendre raison de ce que fut le passé des hommes dans ses traits les plus terre à terre, rapports de force institutionnels, échanges mondains ou relations personnelles* » Fruteau de Laclos (2015 : 2). Remonter le temps du présent vers le passé afin d'exhiber l'impensé de notre actualité ou de notre contemporanéité et tenter l'anamnèse, ce qui revient « *à prendre un de vue présent, à le rapporter dans le passé et à montrer qu'il n'est qu'un point parmi d'autres* » Fruteau de Laclos (2015 : 3). Or, Alexandre Najjar fait prévaloir le travail sur la représentation temporelle et l'implication de la mémoire que portent formellement tout récit et, en conséquence, tout roman. De facto, il participe à la mémoire collective et la représente par un ensemble de productions qui revisite les acquis universaux de l'humanité. Histoire, arts, cultures et religions du monde sont donc des parties prenantes de l'imaginaire najjarrien qui va de l'un vers le multiple, de l'individuel vers le collectif, du moi vers l'autre.

Le récit mémoriel connaît dès lors une sacralisation actée par une approche rémanente qui repose inévitablement sur une stratégie scripturale élaborée de manière à ce que l'anamnèse

fasse reluire les souvenirs d'antan. Tzvetan Todorov avait émis un doute colossal sur la question mémoriel et s'interrogeait dans les colonnes du Monde diplomatique sur le bon et le mauvais usage de la mémoire. « *Toute vérité est bonne à dire* » (Le Monde, avril 2001 : 10) et les individus comme les groupes ont un besoin fécond de connaître leur passé car leur identité propre en dépend. Najjar fait un voyage à travers l'espace-temps en recourant à la mémoire qui est tout comme le langage « *un instrument en lui-même neutre, qui peut être au service d'un noble combat comme des plus noirs desseins* » (Le Monde diplomatique, avril 2001 : 10). Le critique avance avec certitude qu'un peuple n'existe qu'à travers sa mémoire et qu'il ne peut reconnaître ce qui fait son tout sans s'identifier à elle. Et c'est d'ailleurs avec une once d'ironie que Todorov semble cueillir à froid ses lecteurs en assimilant la sacralisation et la banalisation de la mémoire à Charybde et Scylla (Le Monde diplomatique, avril 2001 : 10), deux monstres marins et créatures mythologiques figurant parmi les premières divinités d'Hésiode que l'on retrouve bien évidemment dans l'Odyssée d'Homère.

Najjar sacralise ainsi le passé et attribue une valeur heuristique à la mémoire par un exercice scriptural contigu et rémanent. Il entretient un peu à la manière d'un ébéniste un rapport authentique avec les choses en décrassant l'héritage des anciens à l'orée d'une tradition littéraire nouvelle. Il éclaire sur un autre plan les zones d'ombre de ces quelques fragments d'histoire qu'il nous donne à lire et se livre à un véritable travail d'antiquaire relevant d'une attractivité tout à fait singulière. Ricœur concède que l'image du passé est « *une empreinte laissée par les événements et qui reste fixée dans l'esprit* »

Ricoeur (1983 :27). Maître Alexandre rejoint parfaitement cette doxa dans la grande majorité de ses écrits (pour ne pas dire tous ses écrits) et laboure ce qui est à venir ou ce que l'on a prévu de faire ou du moins, ce qui adviendra de ce monde dans une philosophie des champs mémoriels en incluant le facteur proleptique² dans l'équation, soit le futur. En confiant à la mémoire le destin des choses passées et à l'attente celui des choses futures, on peut prétendre à l'inclusion de la mémoire et de l'attente dans un présent étendu. Ricoeur (1983 : 27). Il rejoint la vision augustinienne du temps dont l'esprit brûlait de connaître cette énigme inextricable *implicatissimum aenigma*. Des mots qui expriment à l'infini « toute la peine qu'il éprouve à comprendre l'expérience humaine la plus commune : celle du temps qui passe » Deproost (2010 : 313).

L'homme archaïque (Najjar en est un) ne connaît pas d'acte qui n'ait été posé et vécu antérieurement par un autre pensait Mircea Eliade en affirmant au passage « *qu'une pierre sera sacrée du fait que sa forme accuse une participation à un symbole déterminé, ou encore parce qu'elle constitue une hiérophanie, possède du mana, commémore un acte mythique* » Eliade (1949 : 17). Dans ce sens, le roman najjarien est une hiérophanie et tout ce que l'homme a manié, ressenti, vu, apprécié ou rencontré a pu faire l'objet de celle-ci, Eliade (1972 : 23). L'écrivain en a pleinement conscience et entame un processus historique faisant de l'objet de sa pensée une réalité sacrée, révélée par

2 Prolepse, désignant en littérature une projection narrative vers des événements dont l'occurrence aura lieu ultérieurement. Une figure de style consistant entre autres à énoncer des faits qui n'ont pas lieu présentement

l'enchevêtrement des récits et les somptuosités de la langue. Le roman najjarien fait expressément mémoire étant une fictionnalisation du souvenir et convoque parfaitement l'antériorité spatiotemporelle même si l'altération de l'histoire jette un doute insondable sur quelque évènement que ce soit.

3. L'enjeu d'une écriture résurrectaire

La terre natale ne quitte plus Alexandre voilà maintenant plus de trois décennies, animant ses pensées, gérant ses réflexions jusqu'à en faire un hymne pour la patrie. Tant de guerre en soi, tant de batailles livrées et d'autres qui lui restent à emporter face à l'obscurantisme et la bêtise humaine. De Beyrouth à Pinard le magistrat, passant par l'Ubu roi d'Afrique droit vers Athina, le temps d'apprécier les récits d'un voyage en Suède ou les traits biographiques de Gibran et de Saint-Jean Baptiste, Najjar « *observe les lieux et les homes avec des yeux d'écrivain* » et dit avoir besoin d'anges car assez d'enfer l'enveloppe depuis trop d'années paraphrasant de la sorte Antoine Artaud. (<http://www.najjar.org/wp-content/uploads/2016/12/magazinehebdo2013.pdf>).

Il faudrait en effet comprendre que l'auteur use d'une stratégie édifiante pour la modalisation des faits passés en configurant mutuellement un champ d'écriture pragmatico-sémantique illustré comme suit :

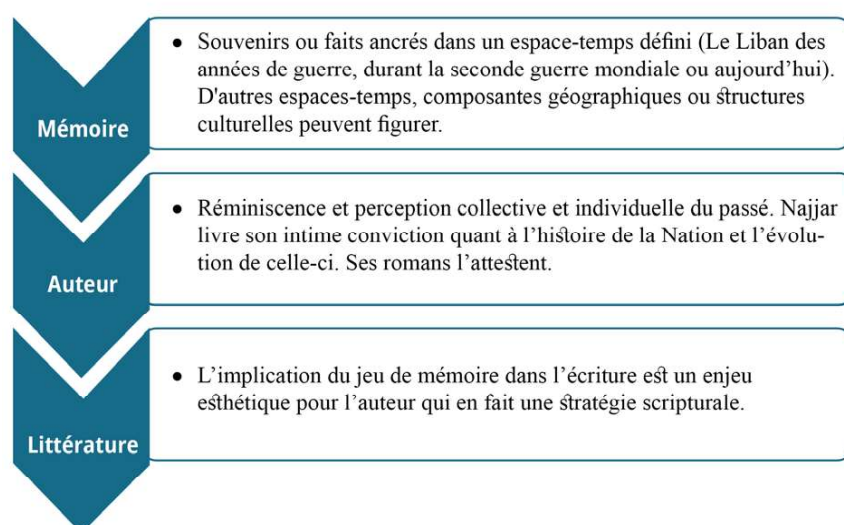


Figure 1 : Modalisation mémorielle et écriture modélisatrice.

Le Liban n'est jamais loin en effet, il murmure et caresse la plume de Najjar et dispose d'un espace conflictuel qui donne à voir au passage des civilisations et des cultures avoisinantes. *Le Roman de Beyrouth* (2005) ouvre le bal et revient sur l'existence nationale libanaise par une fresque ternaire entre un grand-père traducteur au consulat de France, un père médecin et un fils journaliste. Philippe, le narrateur, scrute le Liban avec attention et raconte l'histoire tourmentée d'un pays sous l'œil de trois générations en incorporant certains faits historiques : occupation ottomane, rivalités intestines en temps de guerre, mandat français, seconde guerre mondiale, indépendance, conflit israélo-palestinien et enfin la guerre civile (1975-1990). *L'école de la guerre* (1999) retrace en partie l'un des épisodes phares de l'histoire du Liban et reste à ce jour un témoignage sur la génération Najjar. Un récit à la première personne qui restitue l'essence d'un pays amer, brûlé par tant d'années de guerre et de conflits internes. C'est avec humour que l'auteur

dresse cette école de la vie, cette école de la guerre si terrible qui nous laisse apprécier les joies simples de la vie et le bonheur enfui sans pour autant s'y attacher.

Les réminiscences soulèvent la question de la poéticité de l'œuvre du libanais et l'ombre du souvenir ne le quitte plus. Joubert n'hésitait pas à établir une analogie patente entre la réminiscence et le souvenir affirmant que : « *La réminiscence est comme l'ombre du souvenir* » (Joseph Joubert, *Pensées*, III, 36) et c'est ce qui conforte l'écriture résurrectoire de la mémoire qui engendre de fait la renaissance du passé. Sous sa forme idéale, le récit d'Alexandre Najjar actualise bel et bien des faits passés, oubliés, morts et enterrés comme nous l'avons bien voulu le montrer par la figure qui suit :

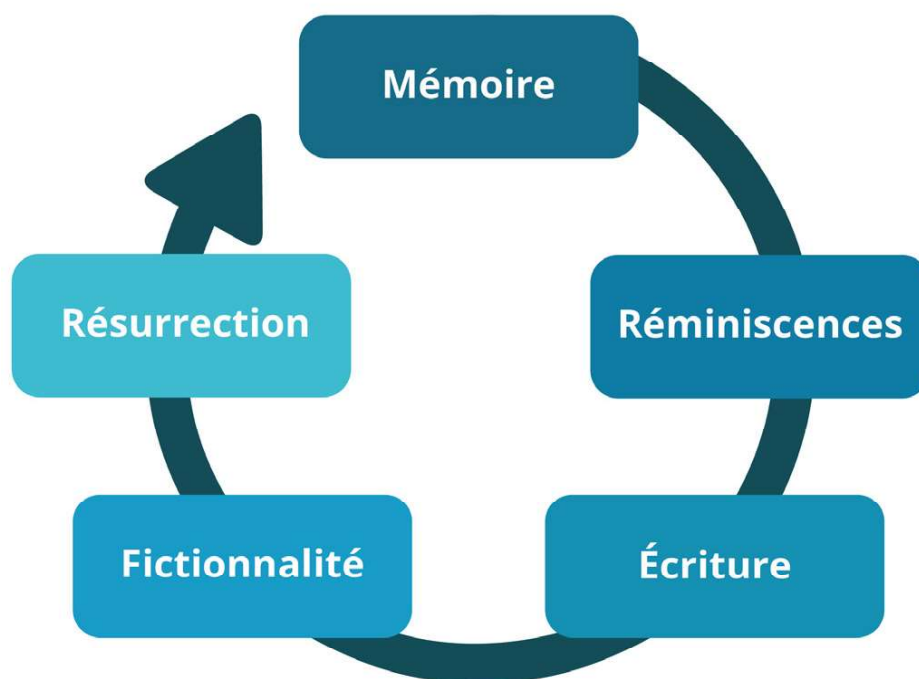


Figure 2 : Réminiscences et résurrection scripturale

L'impression ou l'émotion première qui s'y trouvent n'est pas comme l'affirme Sainte-Beuve des « *ressouvenirs confus* » (1864) mais des réminiscences volontaires, précises et romancées pour les besoins du genre en question. Cela est une pratique fondamentalement ancrée dans *Le silence du ténor* (2006), récit bouleversant d'un père humble, lucide et fier qui fit face à l'horreur de la guerre avec humilité et beaucoup de tenu. Najjar puise dans ses souvenirs d'enfant, d'adulte et transfigure la réalité pour en faire une œuvre qui chante la liberté, l'amour, la joie, la culture au pays du cèdre que le géniteur chérissait tant.

Mimosa (2017) scande le périple d'une mère docile, protectrice, confidente, incarnant à elle seule les aspirations du Liban multiconfessionnel, libre mais enclin à une guerre qui ne dit pas son nom. L'exemplarité de cette femme est sans pareil et les souvenirs de Najjar font en sorte de retracer le parcours d'un être d'exception, une femme qui consacra sa vie à l'éducation de sa progéniture renonçant ainsi à sa carrière. C'est avec tact, fermeté et affection qu'elle réussit à élever ses six enfants dans une discipline imposée faisant du frère peinturlueur un artiste adoubé, du chenapan un être penseur, léguant à sa fille le sens des responsabilités, son dévouement et sa simplicité inégalée. Maître Najjar en dit bien plus sur la vie au quotidien, sur les souvenirs d'antan et le passé consumé par les affres du temps :

En remontant dans mon passé, j'ai l'impression de revisiter une ville attachante où je redécouvre des sites familiers. Mais ce voyage dans le temps est pour moi aussi pénible

que plaisant. Car s'il m'est agréable de savourer nos souvenirs, l'idée même de leur fugacité me remplit d'amertume. Ces moments n'existent que dans l'esprit de leurs témoins.

Najjar (2017 : 42)

4. Conclusion

Alexandre Najjar s'inscrit dans une philosophie édifiante des événements passés qu'il a eu à vivre, à affronter et à écrire. Ses romans relèvent à l'évidence d'une écriture résurrectaire qui tend à peindre une fresque libanaise, humaine et universelle avec un intérêt certain pour l'écriture mémorielle. En effet, le présent travail de recherche a tenu à soulever l'enjeu des réminiscences chez maître Najjar et la sacralisation du passé qui s'apparentent à une cosmologie de l'être assez patente d'ailleurs. Son œuvre en est le fer de lance et prêche qui plus est de nouvelles perspectives lectorales assises par une composante informationnelle plurielle. Histoire, civilisations, langues et cultures font donc partie de l'imaginaire najjarrien qui demeure un argument indélébile face à l'oubli et qui une fois nourri par une transcendance spatio-temporelle permet de découvrir et d'apprécier pleinement l'univers romanesque du créateur.

Les souvenirs territoriaux, l'amour matrimonial et les grands hommes qu'il a eu à côtoyer ou à connaître font l'objet d'une réminiscence incessante chez l'auteur. Le Liban n'est jamais loin d'ailleurs et son histoire est intimement liée à la pensée najjarienne enracinée dans un fond commun individuel et collectif fruit d'une imagination féconde. Le prisme de la mémoire et la sacralisation du récit mémoriel attribuent à

la littérature une vraisemblance évidente, celle d'un exercice scriptural puisé dans l'ombre du souvenir qui n'est jamais loin, maintenue, flou, résiduelle aussi parfois, sans jamais disparaître pour autant donnant naissance pour le plus souvent à des faits antérieurs, passés et qui perdurent au fil des ans. Rappelons que l'objet même de l'étude en cours s'enquiert intrinsèquement de la nature de cette écriture rémanente et tend à éclairer l'enjeu d'une sacralisation de la mémoire chez maître Alexandre Najjar.

La philosophie socratique et platonicienne définissant les reliefs de la réminiscence et en font une sensation présente d'un objet palpable dans le monde tangible suscitant la pensée d'une connaissance antérieure. Loin de la conception métaphysique émise par les deux philosophes, la pratique rémanente chez Najjar tient plus à une re-production d'évènements, de sensations et de visions passées qu'en une renaissance de l'âme comme le stipule les Anciens. Ayant pris conscience des re-présentations multiples de l'antériorité ainsi que de l'incidence qu'ont les réminiscences sur « l'instant t », le romancier réalise une anamnèse de soi mais aussi une autre sur le plan réflexif procédant à une « remémoration volontaire » confortée par l'écriture résurrectaire.

Echappant à la temporalité et à l'espace collatéral que lui offre la réalité humaine, Najjar donne raison au passé, aux hommes et à ces nations dont il est épris dans une écriture rémanente faite de récits vraisemblables ou romancés. L'auteur revisite tout compte fait les sinuosités du passé et les projette dans un présent atemporel afin de combler le

vide ontologique qui alimente ces bribes d'histoire et mieux préparer le monde à venir. Nul ne sait de quoi demain sera fait et cela restera une promesse pour les temps futurs. Il en va de la pérennité de cet héritage ancestral qu'Alexandre Najjar édifie dans un style qui lui est bien propre.

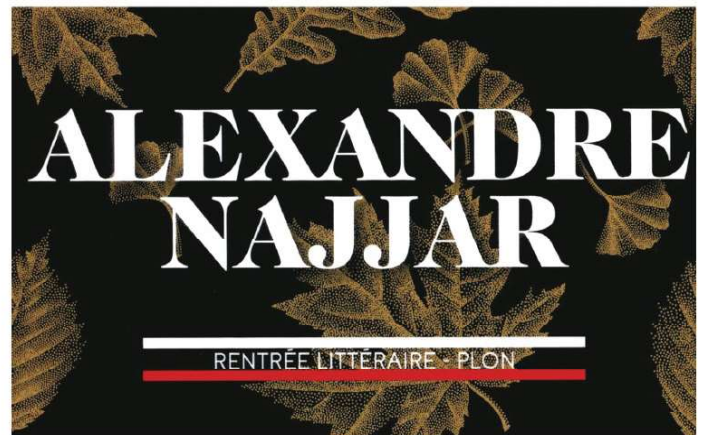
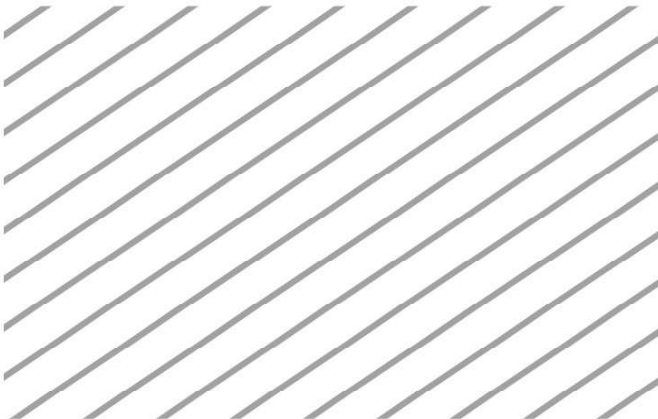
Bibliographie

- Corpet-Tourot, V, (1999). Ils nous ont volé notre enfance et notre adolescence, interview à propos de l'école de la guerre, magazine « Noun ». <http://www.najjar.org/ils-nous-ont-vole-notre-enfance-et-notre-adolescence-interview-a-propos-de-lecole-de-la-guerre-magazine-noun/>
- Deproost, P-A, (2010). « Au commencement... » Entre mémoire et désir, la réponse augustinienne à l'énigme du temps dans Revue théologique du Louvain, • Université catholique du Louvain, Louvain-la-neuve.
- Eliade, M, (1949). Le Mythe de l'éternel retour, Gallimard, Paris.
- Eliade, M, (1972). Mythes, rêves et mystères, Gallimard, Paris.
- Fruteau de Laclos, F, (2012). « Introduction. Une autre philosophie de l'esprit » dans La psychologie des philosophes, Presse Universitaire de France, Paris.
- Najjar, A, (1989). La honte du survivant, éditions Naaman, Sherbrooke.
- Najjar, A, (1999). L'école de la guerre, éditions Balland, Paris.
- Najjar, A, (2005). Le roman de beyrouth, éditions Plon, Paris.
- Najjar, A, (2006). Le silence du ténor, éditions Plon, Paris
- Najjar, A, (2017). Mimosa, éditions Les Escapes, Paris.
- Pilote, G, (2016). La réminiscence chez Platon, théorie de la connaissance, anthropologie, éthique. Thèse de recherche présentée dans le cadre du programme doctorat en philosophie à l'Université d'Ottawa.
- Ricoeur, P, (1983). Temps et Récits, éditions du Seuil, Paris.
- Sainte-Beuve, C.A. Portraits littéraires 1. Imprimerie de P-A Bourdier et C^e, Paris.
- Todorov, T, (avril 2001). « Du bon et du mauvais usage de la mémoire » (18-04-2021) <https://www.monde-diplomatique.fr/2001/04/TODOROV/1810#:~:text=La%20m%C3%A9moire%20est%20comme%20le,comme%20des%20plus%20noirs%20desseins>



ALEXANDRE NAJJAR

HARRY
ET FRANZ



<http://www.najjar.org/>